

DUMONT, Micheline, *Découvrir la mémoire des femmes. Une historienne face à l'histoire des femmes* (Montréal, Les Éditions du remue-ménage, 2001) 159 p.

Magda Fahrni

Volume 55, Number 4, Spring 2002

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/010447ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/010447ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Institut d'histoire de l'Amérique française

ISSN

0035-2357 (print)

1492-1383 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Fahrni, M. (2002). Review of [DUMONT, Micheline, *Découvrir la mémoire des femmes. Une historienne face à l'histoire des femmes* (Montréal, Les Éditions du remue-ménage, 2001) 159 p.] *Revue d'histoire de l'Amérique française*, 55(4), 615–617. <https://doi.org/10.7202/010447ar>

DUMONT, Micheline, *Découvrir la mémoire des femmes. Une historienne face à l'histoire des femmes* (Montréal, Les Éditions du remue-ménage, 2001) 159 p.

Dans cet ouvrage, signé par une des plus éminentes spécialistes québécoises de l'histoire des femmes, une historienne se penche sur la discipline qu'elle a choisie. Bien connue pour sa participation au Collectif Clio, à qui l'on doit la synthèse révolutionnaire intitulée *L'histoire des femmes au Québec depuis quatre siècles*, Micheline Dumont est aussi reconnue comme une autorité en matière d'histoire de l'éducation, des ordres religieux et du féminisme. Elle rassemble ici des articles écrits depuis vingt-cinq ans, qu'elle encadre de nouvelles introductions et d'une conclusion. Participant d'une tendance générale à faire le point sur l'histoire des femmes au terme du millénaire, ce livre est aussi une évaluation franche et honnête du parcours intellectuel d'une historienne.

Bien que les historiennes des femmes du Québec ou du Canada anglais aient toujours été conscientes de la nouveauté et du potentiel de leur discipline, elles n'ont guère livré de réflexions personnelles comparables, par exemple, à l'analyse proposée par les historiennes américaines dans un numéro récent du *Journal of Women's History* (printemps-été 1999). *Découvrir la mémoire des femmes* n'en est donc que plus précieux en tant qu'histoire de la discipline telle que vécue de l'intérieur. Ce livre s'adresse d'abord à la communauté des historiennes du Québec et d'ailleurs et aux praticiens de la discipline.

Dumont met l'accent sur le pouvoir mobilisateur de l'histoire des femmes en explorant les relations dialectiques entre le ferment politique de la « deuxième vague » du féminisme et la fièvre de l'histoire des femmes durant les années 1970 ; entre enseigner cette histoire et créer une mémoire des femmes ; entre intégrer une analyse fondée sur le genre et transformer la mémoire collective. Ce qui l'intéresse ici, par-dessus tout, c'est de *théoriser* l'histoire des femmes. Plusieurs des essais de ce livre s'attaquent aux principales questions méthodologiques du dernier quart de siècle, telles que l'établissement d'une périodisation appropriée à l'histoire des femmes, la reconnaissance de différences parmi les femmes et la conciliation de certains termes du débat comme égalité ou différence, subordination ou libération, « assimilation » ou « séparatisme ». Dumont analyse les influences d'historiennes françaises et américaines, dont Michelle Perrot, Arlette Farge, Joan Scott, Joan Kelly et Gerda Lerner. Elle évoque les voies divergentes suivies par les historiennes de ces deux pays durant les années 1980 et 1990, les Américaines créant une histoire vivante et autonome, les Françaises

choisissant plutôt, de crainte d'être enfermées dans un ghetto intellectuel, d'intégrer l'histoire des femmes à une histoire plus générale.

Dans ses essais des années 1980 et 1990, Dumont affirme se sentir plus « américaine » que « française », estimant une histoire distincte moins risquée que l'intégration au courant historique dominant (c'est-à-dire masculin). Les derniers essais, écrits en 2000 et 2001, soulignent le pouvoir du genre comme outil d'analyse susceptible de créer une forte histoire des femmes et de recomposer le récit historique traditionnel. Dumont insiste sur l'importance qu'il y a à faire des femmes les sujets — et non plus les objets — de l'histoire, de placer leurs actes et leur subjectivité au centre de l'histoire plutôt que de les reléguer à sa périphérie. Une telle intention signifie bien davantage que d'ajouter des femmes au récit historique existant. Elle écrit : « On n'ajoute pas l'idée que la terre est ronde à l'idée que la terre est plate. » Faire des femmes des sujets de l'histoire exige de repenser entièrement le récit historique et de déployer un effort concerté pour « dire l'histoire autrement ».

Ces essais s'achèvent à l'aube du nouveau millénaire, alors que les historiens continuent de débattre des mérites relatifs de l'histoire des femmes et de l'histoire du genre et des apports potentiels des approches post-structuralistes. En outre, l'auteure attire l'attention sur de nouveaux défis, comme la difficulté qu'il y a à se tenir au fait des innombrables études féministes parues à travers le monde depuis quelques années, ou, chez nous, la transformation de l'histoire en objet de consommation dans des parcs thématiques et des séries télévisées. D'autres défis — par exemple l'intégration des théories de la « race » et de l'impérialisme dans l'écriture de l'histoire des femmes — sont moins abondamment traités dans ce livre, ainsi qu'en convient l'auteure.

Peut-être est-ce trop demander d'un récit personnel et critique sur la pratique du métier qu'il nous fournisse aussi des modes de fonctionnement pour l'avenir. Certes, Dumont insiste sur l'importance du genre dans toute tentative d'aborder, de repenser et de transformer l'historiographie reçue. De même insiste-t-elle, avec raison, sur le fait que les praticiens de l'histoire des femmes ne doivent pas se désintéresser du pouvoir — de la relation historiquement inégale entre hommes et femmes. Il appartient désormais à ces praticiens de mettre au point des manières de combiner le travail d'archives et les innovations théoriques et de développer des méthodes d'enseignement de l'histoire des femmes, afin de faire en sorte que cette histoire demeure, au cours des années qui viennent, importante et pertinente aux yeux des étudiants. Ces praticiens trouveront, dans

Découvrir la mémoire des femmes, une ressource précieuse et un rappel des chemins déjà parcourus.

MAGDA FAHRNI

Département d'histoire

Université du Québec à Montréal

Traduction : Pierre R. Desrosiers

FRIESEN, Gerald, *Citizens and Nation. An Essay on History, Communication, and Canada* (Toronto, University of Toronto Press, 2000), 307 p.

Admirablement écrit, ce livre est un des plus importants ouvrages historiques de la dernière décennie et, à l'égal des études de McKillop, de Nelles et de Walden, exemplaire d'une nouvelle manière d'écrire l'histoire du Canada. Méditation sur la possibilité d'y parvenir à l'ère de l'histoire sociale, du capitalisme mondial et d'identités nationales en péril, osant reconnaître sa dette à la théorie culturelle, *Citizens and Nations* propose une stratégie extrêmement originale d'intégration de l'histoire canadienne : étudier attentivement la vie de certains individus, évaluer les modes d'articulation de ces vies dans un continuum espace-temps et tirer de ces moments particuliers l'esquisse d'un plus vaste développement historique.

L'ouvrage procède, en grande partie, de l'intention de créer une nouvelle version de l'histoire nationale. Tout comme Jocelyn Létourneau, duquel il se rapproche à bien des égards, Gerald Friesen croit que le récit historique doit s'adresser aux citoyens d'aujourd'hui — c'est-à-dire procurer un sentiment de sécurité, de continuité, et donner sens dans un monde souvent fragmenté et déstabilisé. Le fait que des familles ordinaires aient vécu, dans le passé, des situations semblables à celles d'aujourd'hui, révèle la capacité permanente des humains à s'adapter à de grandes transformations survenues « dans la technologie des communications et dans la perception du temps et de l'espace » (p. 219). L'auteur recompose ainsi un « nouveau récit » de l'histoire canadienne depuis les peuples autochtones jusqu'aux Torontois postmodernes, récit essentiellement axé sur les manières de communiquer, d'interpréter le temps et l'espace et de transmettre cet héritage. Il a ainsi pour but d'expliquer pourquoi le « Canada » existe en tant qu'entité publique signifiante (p. 227) — résultat de quatre systèmes de communication dominants qui furent successivement reçus par les « citoyens ordinaires » (autochtones, colons et citoyens de la nation),